

DISCOURS D'USAGE

POUR LA RECEPTION DE L'ORDRE NATIONAL DU MERITE

---

Faculté des lettres et sciences humaines de Toulouse - 30 juin 1969

Premier point : les impressions du décoré. C'est bien simple : pas trop tôt, et pas content. Je suis justement célèbre en tant qu'auteur de l'Atlas linguistique et ethnographique de la Gascogne. Cela signifie que j'ai passé des jours et des nuits à compter les gerbes de blé qui entrent dans les meules provisoires, à en étudier les dispositions ; que j'ai dénombré tous les ânes et tous les moutons de Gascogne (à vrai dire, ce n'est pas moi qui les ai comptés : j'ai recopié les chiffres rue des 36-Ponts) ; que j'ai pâli à cartographier les noms de la vache nymphomane (s'il en est parmi vous qui n'ont pas une idée nette de ce qu'est une vache nymphomane, je regrette, mais ce n'est pas le jour de discuter sur ce sujet). Bref, si quelqu'un, à Toulouse, était digne du Mérite agricole, c'était moi. Les appels discrets que je tentai se heurtèrent toujours à l'indifférence et à l'incompréhension. Et voici qu'enfin, enfin, on me décerne le Mérite. Mais le Mérite tout court, non qualifié. Voilà pourquoi je ne suis pas pleinement satisfait.

Mais ce qu'on perd d'un côté, on le gagne de l'autre. La décoration du Mérite agricole est horrible : un ruban vert liseré de rouge, une médaille sans contours. Je ne sais qui a dessiné celle du Mérite, mais c'est vraiment un très bel objet, plus beau même que la Légion d'Honneur, qui est belle mais un peu surchargée, du moins pour le goût actuel ; un objet moins beau que les Palmes académiques, qui, dans leur rigueur épurée, sont sans équivalents. Vous savez qu'il y a rue du Taur un marchand de décorations. Il m'arrivait de regarder sa vitrine avec une concupiscence presque douloureuse. Mais qui m'empêchait d'acheter la chose convoitée (ce n'est pas donné, mais c'est encore dans mes moyens) et de me pavaner devant mon miroir ? On ne se met dans un mauvais cas que si l'on va dans la rue ainsi paré. Ce goût pour les décorations, chez moi, vient de loin. Quand j'avais onze ou douze ans, je m'en étais fabriqué toute une batterie avec des sous en bronze, en découpant les insignes dans des couvercles de boîtes à conserves. Je collais cela à des bouts de soie, je rehaussais avec des couleurs. Je m'étais même attribué la médaille de la guerre de Crimée, parce qu'elle me plaisait et bien que je fusse né seulement en 1914. Mais voilà : chaque âge a ses plaisirs. Je n'ai plus onze ans. Je ne dis pas : "Hélas ! je n'ai plus..." : il n'y a jamais assez longtemps qu'on n'a plus onze ans. Mais pour me réjouir de porter une décoration, il me faut le brevet en poche. Je l'ai. Tout va bien.

Etre décoré du Mérite me satisfait à un autre titre. Pour comprendre, il faut remonter avant la Révolution (pas celle de mai 68, celle de 1789). Les anciens ordres de chevalerie furent supprimés. Plus tard, Napoléon Ier rétablit celui de saint Louis, à ruban rouge, et ce fut la Légion d'Honneur.

Je n'ai pas été toujours d'accord avec le général de Gaulle (ce qui ne semble d'ailleurs l'avoir jamais beaucoup incommodé). Mais je l'approuve d'avoir restauré l'ordre du Saint-Esprit, le ruban bleu, rendant ainsi à la Légion d'Honneur sa destination première : une décoration essentiellement militaire et qui devait aussi récompenser des services civils exceptionnels. Le Mérite est destiné à reconnaître des services qui sont réels, mais non exceptionnels. Sous l'ancien régime donc, on appelait "cordons bleus" les chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit. Quand Madame de Sévigné écrit : "Qui est ce sot cordon bleu-là?", il faut entendre : "...ce chevalier du Saint-Esprit". Puis cela prit le sens d' "élite", dans le registre facétieux : "les cordons bleus de la magistrature, du journalisme". Finalement, au XIXe siècle, quand on eut perdu de vue ce qu'était l'ordre du Saint-Esprit, cordons bleus se cantonna dans la valeur "une excellente cuisinière". Or, et c'est une face peu connue de mon personnage, je fais très bien la cuisine. C'est là un avis que vous ne partageriez peut-être pas si vous acceptiez de partager ma table. Ma femme n'a jamais refusé de me faire à manger ; elle n'est pas non plus une mauvaise cuisinière : c'est tout le contraire et je le proclame. Mais les circonstances veulent que je passe une bonne partie de ma vie dans la solitude. Je dois donc faire ma cuisine. A mon goût, elle est bonne. Me voici donc tout heureux d'être cordon bleu patenté et homologué.

Deuxième point : les remerciements. Un homme de mon genre, d'un tour de poignet n'importe qui peut en réussir la caricature. Un portrait objectif serait déjà plus difficile. Un portrait flatteur, c'est la gageure. J'admire le talent, la grande amitié et aussi l'imagination bienveillante de M. le doyen Godechot. Mais je n'ai pas fini de le remercier.

Les cadeaux. Ce n'est pas une surprise. J'ai reçu ces jours-ci une circulaire du secrétariat me suggérant de verser une obole "pour offrir un souvenir à notre collègue Séguy." Je n'ai pas cotisé, mais cela m'a mis la puce à l'oreille. La surprise est dans la qualité. Les lunettes que je chausse sont celles du docteur Coppelius : je vois à travers les emballages... En principe, tant valent les cadeaux, tant vaut le destinataire. Ici la disproportion est évidente : il y a surestimation de l'homme. Mais cette erreur a des racines émouvantes : la valeur sentimentale qu'on finit par attacher, les années passant, aux objets, aux meubles familiers, et même à un collègue. Et encore, encore, l'amitié.

Troisième point : les généralités, en l'espèce la philosophie des décorations. Depuis qu'on décore à la faculté des lettres de Toulouse, des gens plus qualifiés que moi ont dégagé cette philosophie. Quand Fromilhague a été décoré du Mérite, j'ai regretté de n'avoir pas apporté un magnétophone : ce qu'il a dit est définitif. Il suffirait, à chaque cérémonie, de repasser la bande, le récipiendaire se bornant aux mimiques convenables, selon la technique du play-back. Je regrette d'autant plus que j'ai oublié le fond (hélas! je perds la mémoire de toute chose). Je prie Fromilhague de me pardonner cette citation réduite aux guillemets.

Quatrième point : l'extension de l'honneur aux entourages. Un chef de service n'est rien sans ses collaborateurs, surtout quand l'équipe est parfaitement unie d'esprit et de cœur : Marquèze-Pouey, Allières, Fossat, Ravier ; assistants et assistantes que je m'excuse de ne pas nommer, faute de mémoire.

Depuis mai 1968, les étudiants de deuxième cycle, et ceux du troisième, font partie de l'équipe de recherche et d'enseignement. Sous la direction des professeurs, ils font eux-mêmes leurs cours, où bien ils préparent, en toutes petites cellules, des travaux déjà du niveau de la recherche. Travaux en commun, mais où chacun garde la responsabilité et la propriété de son apport.

Dans le sous-département de linguistique romane, la révolution de mai s'est faite sans effusion de sang ni de quoi que ce fût. Pourquoi? Dé-ma-go-gie : quatre syllabes. Mais quatre syllabes, cela peut être très vite dit. En vérité, tout est allé sur des roulettes parce que la réforme était mûre dans ma tête depuis des années. L'ancien système, l'anonymat des étudiants, alors que durant quatorze ans d'enseignement secondaire je m'étais astreint à une rude formation para-scolaire pour pouvoir vivre avec mes élèves, personnellement, un par un ; les cours magistraux mal compris et surtout le régime des examens m'étaient devenus parfaitement insupportables. Une précaution incise : je ne parle pas de ce qui concerne les autres départements. Par nature, je serais assez fouineur. Mais je suis encore plus craintif : si je me mêlais des affaires des voisins, je pourrais recevoir des horions. C'est pourquoi je ne m'en mêle jamais. Donc, dès la première réunion paritaire, en mai 68, quand les parties enseignantes et étudiantes eurent étalé leurs cartes, nous avons constaté que nous avions exactement les mêmes mains. Il ne restait plus qu'à organiser tout de suite l'ère nouvelle. Ce fut réglé en juillet 68, et le travail put commencer sans tâtonnements et à pleins effectifs dès la première semaine de novembre. Précisons qu'il s'agit d'une demi-révolution. Une révolution complète, à 360 degrés, nous aurait ramenés à notre point de départ. Nous avons su nous fixer à 180 degrés, au point distal, à l'apogée. En d'autres termes, tout est comme avant, mais sens dessus dessous. Bilan. Le local-bibliothèque de la rue du Taur était depuis toujours une morgue inhabitée : on ne pouvait même pas s'y donner l'amusement de regarder des cadavres. Depuis janvier 1968, c'est devenu une ruche. Les atlas linguistiques tombent en lambeaux à force d'être compulsés par de jeunes mains : événement inouï, et ce à l'échelle-planétaire.

Maintenant je m'adresse spécialement à vous, étudiants et étudiantes, mes chers amis, ou plus pertinemment, mes chers camarades, puisque vous êtes intimement associés à nos travaux : en cette fin d'année 1968-69, l'apport que vous avez procuré à la connaissance -c'est-à-dire mettre au jour ce qui était inconnu- est étonnant, non seulement au niveau des mémoires de maîtrise, mais aussi à celui de la licence ; non seulement en occitan, où il y a tant à faire, mais même en linguistique française.

Que venez-vous donc chercher en vous inscrivant à l'un des certificats de linguistique romane? D'abord à faire de la linguistique romane. Si je viens d'énoncer une tautologie, tant mieux. J'ai lu dans un livre de M. Blanché que la tautologie est la seule proposition qui soit vraie a priori. On aura toujours glané cela en m'écoutant ce soir : une vérité indiscutable, ce qui n'est pas à dédaigner par les temps qui courent. Ensuite, comme dans les autres sections de cette université, vous venez vous instruire. Culture bourgeoise. Il se peut que la chose existe. Mais attention : vers les années 1930 sévissait en URSS un redoutable imbécile nommé Jdanov, qui croyait à une biologie prolétarienne et à une mathématique bourgeoise ;

en Allemagne, un paranoïaque illustre interdisait aux chercheurs de faire de la physique juive (heureuse aberration : c'est l'une des causes qui lui ont fait perdre sa guerre). Dans culture bourgeoise, moi, ce qui m'intéresse, c'est culture. Nos grands-pères étaient moins bêtes qu'on ne dit. Ils savaient bien que s'ils ouvraient toutes grandes les vannes de l'instruction, la domination sur les classes exploitées, sur les femmes et sur la jeunesse leur échapperait. Dans l'excellente "Histoire de l'enseignement de 1800 à nos jours" de M. Prost, lisez tel discours de M. Foutriquet, alias Adolphe Thiers (Toulouse est l'une des rares villes de France qui ne soit pas déshonorée par une rue dédiée à cet infâme). Aucune illusion : si vous avez atteint le degré de liberté que vous connaissez aujourd'hui, et qu'il faudra encore dépasser, c'est parce que vous avez été à l'école, quelle que fût cette école. On peut démolir l'Université, si on y tient. Mais pas l'enseignement. Sinon, une nouvelle ère esclavagiste va s'ouvrir.

Vous venez avec nous pour apprendre certaines choses, pour en désapprendre d'autres. Désapprendre la peur, avec son rejeton le respect. Vous avez perdu le respect, sans pour autant y gagner l'agressivité : confusion courante, mais de mentalité archaïque. Tuer la peur : la tâche que s'était donnée Lucrèce il y a plus de deux mille ans est perpétuellement à recommencer. Pour expliquer le comportement des jeunes gens actuels dans ce qu'il a parfois de déconcertant, on a évoqué toute sorte de facteurs. On oublie la peur, qui engendre tantôt la soumission abjecte, tantôt la plus terrible des violences. Terreurs enfantines, dont certaines se perpétuent jusque dans l'extrême vieillesse... Hélas ! il ne manque pas de choses dont il faut avoir objectivement peur : les microbes, les automobiles, les gens qui grillent de plier leurs semblables à leur joug. Mais que d'épouvantails à démythifier !

La linguistique a un ciel et un enfer. Le ciel, c'est la linguistique synchronique : là tout n'est qu'ordre et beauté (celui qui vous parle passe la moitié de son temps à faire de la linguistique synchronique). L'enfer, c'est la linguistique diachronique. J'ai toujours aimé descendre dans cet enfer, en emmenant avec moi des compagnons, sans doute parce que l'histoire est la dimension spécifique de l'homme : s'il y avait des préséances à établir entre les disciplines, je donnerais le primat à l'histoire, ceci soit dit sans flagornerie, Monsieur le doyen. Mais cet enfer est en carton-pâte. Vous y abordez, mes chers camarades, terrorisés d'avance, vous attendant à rencontrer à chaque pas spectres, apparitions, disparitions, charmes alchimiques et métamorphoses. La réalité est moins formidable. Ou bien on ne sait pas expliquer les faits, et on passe, sans pour autant claquer des dents (quant à ceux qui sont sujets aux angoisses et au vertige du mystère, je ne peux rien pour eux). Ou bien on s'aperçoit que sous les noms effrayants d'anaptyx, d'Hiatusstillung, de dilation conservatrice, de diphtongaison conditionnée, de polymorphisme se cachent les choses les plus bêtes du monde, les mécanismes les plus frustes et les plus monotones de l'activité mentale.

Révérance aux saintes écritures : les dictionnaires, les manuels, les Maîtres, les grands précurseurs : nous en dirons deux mots dans un instant.

Peur des professeurs. Vous avez pu voir ce qu'est un professeur de faculté, en le regardant de tout près, sous le nez. C'est un être parfois malgracieux, parce qu'il a sommeil, parce qu'il a dû se lever trop tôt. C'est un homme qui a beaucoup lu, qui sait des tas de choses, mais qui, lorsqu'il consent à ne plus monologuer, à se laisser questionner, a des trous de mémoire, des lacunes, ou même se met le doigt dans l'œil.

Donc, ne plus avoir peur. Mais se méfier de tout et de tout le monde. Puisque j'ai la parole, je signale à votre prévention et je dénonce nommé-ment un personnage qui sévit depuis trop longtemps dans cet établissement ; dont l'influence peut être des plus pernicieuses et dont les théories sont généralement considérées comme fort louches : un dénommé Séguy.

Apprendre à ignorer. Ars difficillima nesciendi. On dit que la linguistique est la discipline modèle, presque achevée, parmi les sciences humaines. Je remarque que depuis quelques temps, on le dit de moins en moins. Il serait triste qu'elle le fût : que penser alors des autres? En réalité, la linguistique, comme toutes les sciences humaines, est encore en son enfance. Vous avez vu, mes chers camarades, par quelles cervelles moyenageuses, scolastiques, ont été pensés nos ouvrages de référence. Nos prédécesseurs ont eu l'immense mérite de découvrir et d'ordonner les faits (et n'oubliez jamais que je suis, moi, l'un de vos prédécesseurs.) Mais leur étiologie n'est guère que solipsisme, mentalisme, introspection, idéalisme, métaphores réalisées, quelquefois charlatanisme. Presque tout est à raser. Pour mettre quoi à la place? Parfois un édifice modeste, pas très solide, provisoire : c'est ce qu'ont fait deux des plus vaillantes cellules de linguistique française. Plus souvent, rien. Vous savez maintenant qu'un point d'interrogation, tout décharné, tout noir, vaut mieux qu'une imposture rutilante.

Ceci étant et étant dit, est-ce que vous voyez clairement la ténacité, le zèle et l'amitié fervente, l'héroïsme qu'a dû déployer M. le doyen Godechot pour nous décrocher cette distinction?

Cinquième et dernier point : la conclusion. Ce sera une digression. Pêché mignon et parfois fléau de la fonction enseignante. Le moyen âge a inventé le feu grégeois, la charrue à roues, le gouvernail d'étambot, la voûte d'ogive. On oublie de le créditer d'une invention technique de grand intérêt : la miséricorde. Celle des stalles des moines et chanoines. Sous le siège abattant, une console. Une fois le siège relevé, on a l'air d'être debout tout en restant assis.

Le protocole de cette cérémonie exige que les assistants se tiennent debout. Les jambes rentrent dans les corps. Demandons à MM. Durliat (conception, restauration), Mérimée et Marengo de faire placer des stalles dans la salle du conseil. Les cérémonies deviendront un enchantement. Je ne les souhaite pas plus nombreuses (je ne souhaite jamais rien : souhaiter est un acte de magie verbale, et je ne crois pas à la magie). Je les désire plus fréquentes. Mais je ne crois pas qu'il s'en trouve jamais de plus cordiale ni de plus chaleureuse, de l'avis de ceux qui en sont aujourd'hui les héros.

---